

PIERRE BENTATA

De l'esprit
de servitude
au ^{xxi}^e siècle



L'Observatoire



De l'esprit de servitude
au XXI^e siècle

Du même auteur

Libérez-vous !, Éditions de l'Observatoire, coll. « Et après ? », 2020.

L'Aube des idoles, Éditions de l'Observatoire, 2019.

Désillusions de la liberté, Éditions de l'Observatoire, 2017.

Pierre Bentata

De l'esprit de servitude au XXI^e siècle

L'Éditions de
Observatoire

ISBN : 979-10-329-1323-9
Dépôt légal : 2021, mai
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Karin, Jeanne et Thomas,
puissiez-vous chérir la liberté
autant que je vous aime.*

*À Nicolas, parce que c'est lui,
parce que c'est moi.*

« Puis, s'il advient d'un peu triompher,
par hasard,

Ne pas être obligé d'en rien rendre à
César,

Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite
Bref, dédaignant d'être le lierre parasite ;
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou
le tilleul,

Ne pas monter bien haut, peut-être,
mais tout seul ! »

Cyrano, acte II, scène VIII

Avant-propos

Lorsque mon éditrice accepta ce livre, nous étions à l'automne 2019. Les manifestations et les mouvements sociaux des deux dernières années m'avaient convaincu qu'il était temps de disséquer le rapport qu'entretenaient les Français avec le pouvoir. Il fallait leur rappeler que tout ce qu'ils reprochaient à leurs dirigeants était de leur unique responsabilité. Il me semblait alors nécessaire de leur montrer que tous les maux dont ils accusaient l'État provenaient en réalité de leur propre soumission à une autorité qui n'était pas en mesure de satisfaire leurs attentes. Que leur malheur puisait sa source dans leur asservissement volontaire à un pouvoir qu'ils avaient déifié afin de mieux le blâmer des frustrations qu'ils ressentaient dans leurs propres existences. Je décidais de m'y atteler, et à vrai dire, la matière ne manquait pas.

Puis vint la pandémie. Et la question de poursuivre la rédaction de ce procès intenté à mes compatriotes se posa avec force. Face à la stupéfaction de

ces hommes et ces femmes encore en état de choc, fallait-il persévérer ? Alors que le traumatisme du confinement demeurait si vivace, pouvais-je leur dévoiler ce que j'avais à leur dire ? Ces citoyens, naguère persuadés d'avoir le meilleur système de santé au monde, pourraient-ils supporter le poids de leur propre responsabilité dans cet échec de l'État-providence réputé infaillible ? Avaient-ils encore la force d'entendre que ce qu'ils croyaient savoir de leur relation au pouvoir n'était que mensonge ?

Alors que tous brocardaient l'État et ses élus, tantôt pour leur mollesse, tantôt pour leurs penchants liberticides, devais-je nager à contre-courant ? Assurer la défense des condamnés à la vindicte populaire, au nom d'une culpabilité plus grande du peuple lui-même ? Et fallait-il que ce fût moi, un libéral convaincu, qui assume ce fardeau ? Pour qui rêve d'une société sans État composée d'hommes libres, ce travail était un crève-cœur.

Avais-je le droit, alors que la crise se prolongeait et promettait d'être dévastatrice, de leur révéler tout le poids de leur faute ? D'énoncer clairement que cet État et ses dirigeants qu'ils détestent ne sont que l'expression d'un désir de servitude ancré dans chacun des Français ? Car c'est là le fond du problème. Si une poignée d'élus peut exercer son joug sur des millions de citoyens, c'est que les citoyens l'acceptent et, pire encore, le réclament. Mes compatriotes sont

de ceux-là. Bien avant la crise, ils ont abdiqué leur liberté et leur autonomie dans l'espoir qu'en contrepartie de leur souveraineté, l'État saurait les protéger, puis qu'il pourrait ériger une société idéale, avant d'accorder à chacun un droit au bonheur bien mérité.

Autant de lâchetés et de bassesses qui avaient conduit les citoyens à s'enchaîner à une illusion dont ils avaient tant de mal à se défaire à présent. Était-ce le bon moment pour énoncer cette vérité insupportable ? Montrer aux citoyens que ce doigt accusateur qu'ils dirigeaient vers l'État les pointait directement ? Quand l'idiot désigne la lune, le sage regarde le doigt.

Questions d'importance à l'heure de lever le voile des illusions pour renvoyer les citoyens sur le banc des accusés dans le procès qu'ils font aux dérives du pouvoir. Questions légitimes aussi. J'hésitai.

Puis je décidai au contraire d'enfoncer le clou. Je fis le choix d'écrire plus clairement, sans rien édulcorer. Je ne mettrais pas d'eau dans mon vitriol ni n'émousserais volontairement ma plume, par estime pour mes concitoyens. Puisqu'ils avaient déjà tout perdu, jusqu'à leurs illusions, il n'était plus nécessaire de les dorloter. Pour une fois, ils seraient traités en adultes responsables. Après tout ce qu'ils avaient traversé, je le leur devais bien.

Introduction

S'il est un sujet qui semblait clos, c'est bien celui de la soumission d'un peuple à ses dirigeants. Tombée au champ d'honneur, la servitude volontaire aurait fait son temps. Matrice originelle de la théorie politique moderne, elle ne réserve plus de surprises. À présent, chacun saurait comment s'en prémunir. Conséquence rassurante, elle ne serait plus qu'un lointain souvenir.

L'histoire a fait son œuvre. Balayant la vieille dialectique du maître et de l'esclave, et avec elle la lente quête de l'organisation idéale des relations humaines, elle s'est échouée sur les rives des démocraties libérales riches et puissantes d'universalisme, d'individualisme et de limitations des pouvoirs. L'Occidental aurait enfin conquis son autonomie. Et si certains problèmes subsistent, ce serait davantage en raison d'un trop-plein de liberté individuelle que d'un assujettissement de tous à l'arbitraire d'un seul ou de quelques-uns.

La servitude volontaire, ça « faisait sens », comme on dit quand on n'a rien dire, lorsque les hommes et les femmes étaient des illettrés, des ignares ; aujourd'hui, il en va autrement. Est-ce si évident ? À en juger par le volume et l'étendue des lois qui gouvernent les peuples du Vieux Continent, il vaudrait mieux en douter et y regarder de plus près. L'omniprésence de l'État tout comme l'extraordinaire capacité de ses représentants à inventer sans cesse de nouvelles règles jettent un voile obscur sur cette certitude. Faisons fi des mesures exceptionnelles, exceptionnellement liberticides et arbitraires, imposées pour lutter contre le coronavirus ; après tout, à la guerre comme à la guerre. Ne jugeons même pas de la docilité du peuple, lorsque la résistance française prit la forme d'un confinement. Drôle de guerre des calfeutrés chacun chez soi avec pour unique stratégie de ne pas mettre le nez dehors. Là encore, situation particulière.

Mais que dire de la liberté au quotidien, en temps de paix ? Ou plutôt, de l'attitude d'un peuple à l'égard des quelques-uns qui n'ont de cesse de restreindre l'étendue de ses actions au motif de mieux le servir ? Parce que les coups de canif à la souveraineté des personnes n'ont pas attendu la pandémie pour se multiplier. Le processus vient de beaucoup plus loin. Sans que le peuple se soit véritablement révolté. L'histoire récente serait plutôt celle d'une

restriction subtile mais continue des libertés individuelles. Abrogation implicite, masquée, au nom de la souveraineté et plus encore du bonheur des citoyens. Liberté *de jure*, servitude *de facto*. D'où un constat amer, mais indéniable : l'esprit de soumission de tout un peuple n'a pas disparu.

Il plane au-dessus de la société, sans que personne s'en émeuve. Pire, il est devenu invisible en raison d'une croyance singulière élevée en dogme : les Français seraient rebelles – atavisme qui les protégerait de tout asservissement, de sorte qu'aucun pouvoir ne saurait venir à bout de leur souveraineté. À les écouter, la liberté serait inscrite dans leur code génétique. Et à l'appui de cette idée, ils rappellent qu'elle est le premier des principes qui forment notre devise : pas d'égalité ni de fraternité sans liberté. D'ailleurs, elle reste la valeur la mieux partagée par ce peuple alors que l'État ne cesse de grossir. Elle est sur toutes les lèvres et de toutes les revendications. On la convoque pour épater le chaland des pays autoritaires ; on en fait l'énergie fossile de toutes les prouesses techniques, sociales et politiques. La liberté philosophale ! Et pourtant, elle s'effrite et s'érode, rongée de toute part. Ce serait drolatique si ça n'était pas si grave. Car finalement, où est-elle cette liberté qui a fondé les sociétés occidentales ? Le doux parfum émancipatoire des Lumières est aussi évanescent que l'odeur d'un flacon débouché ;

évanouie, la liberté ; tellement mise à toutes les sauces qu'elle en a perdu sa saveur originelle. Et personne ne s'en offusque ; le citoyen qui se drape dans l'héritage des Voltaire et Diderot aurait perdu jusqu'au goût de la liberté.

Comment en douter ? Alors que tout est soigneusement régenté, contrôlé, encadré. Un formulaire pour chaque chose, un service dédié, une voie administrative bien tracée. C'est propre, « c'est minutieux, bien huilé », comme une tragédie grecque. Il s' imagine libre, le citoyen, libre de s'assurer auprès de l'État ; libre aussi de suivre les programmes scolaires imposés par quelques sachants hautement politisés, qui n'auraient aucune arrière-pensée en définissant les contenus dont il faudra remplir les chers contenants. Il croit choisir de cotiser pour sa retraite, se félicite même de sa participation au grand contrat social que personne n'a signé. Il ignore qu'il ne peut pas dilapider son patrimoine selon son gré, qu'il n'a pas le droit de travailler tous les jours s'il le souhaite. Il ne sait pas non plus que son corps ne lui appartient pas dans sa démocratie. Surtout, il ne semble pas s'inquiéter de l'existence d'un pouvoir qui peut à tout moment décréter ce qui est autorisé ou interdit, ce qui est essentiel ou ne l'est pas. Il ne voit pas la menace qui se précise lorsqu'il attend, docilement, l'intervention de son dirigeant pour lui dicter sa conduite. Il ne s'inquiète pas du fait qu'un

seul homme, ou une poignée, peut faire basculer son destin et sa vie. Et même s'il s'en apercevait, il serait bien en peine d'y déceler sa part de responsabilité. Tout au plus accuserait-il les politiciens d'abuser de leur pouvoir, sans comprendre que c'est lui qui le leur accorde. Asservi au point d'avoir perdu de vue sa liberté. Au point aussi d'y avoir renoncé, en toute conscience. Trop sûr de n'être pour rien dans cette situation ; trop dépendant d'une autorité dont il espère tout pour la remettre en question.

Retour de l'Histoire. L'épisode libéral n'aura finalement été qu'un détour sur la route qui relie le serf de La Boétie au citoyen ordinaire de ce siècle. Au mitan du précédent, Stefan Zweig observait tristement l'érection des barrières douanières et regrettait le temps où la frontière était avant tout une porte d'entrée vers un ailleurs, l'occasion d'une rencontre¹. Aujourd'hui, les hommes apeurés veulent les remettre d'aplomb. Il faut fermer et contrôler, rétablir des règles et des contraintes, autant pour la faculté de se mouvoir et de connaître l'autre. La liberté a changé de sens ; elle ne rime plus avec responsabilité, volonté et gaieté, pas plus qu'avec égalité et fraternité ; ses compagnons de route sont sécurité, autorité, puérilité. Non pas qu'elle ait tout à fait disparu,

1. Voir Stefan Zweig, *Le Monde d'hier* (1941), Le Livre de poche, 1996.

mais elle s'est fait l'alibi d'une pression paternaliste et infantilissante qui vise à encadrer les moindres faits et gestes de chacun, au nom d'un illusoire bien commun. Et tout cela, non seulement avec l'aval des citoyens, mais à leur demande expresse. Comment en est-on arrivés là ? Qu'espèrent ces gens en sacrifiant leur liberté ? Mystère qui impose d'exhumer le sujet de la servitude. Expliciter le rapport particulier des Français au pouvoir politique. Dépassez l'image d'un peuple libertaire pour disséquer son besoin de se soumettre. L'exercice d'autocritique n'a rien de plaisant, mais l'objectif est d'utilité publique : retrouver le désir de liberté avant de la perdre tout à fait.

La peur d'avoir peur.....	73
L'État, garant d'un monde sans risque	76
3. Désir de perfection :	
l'illusion d'une société idéale.....	85
Le beurre et l'argent du beurre.....	85
L'État, solution aux problèmes insolubles....	88
L'État magique et les « Gilets jaunes »	91
L'intolérance au réel	94
L'ère de l'indignation perpétuelle.....	97
Le droit au bonheur.....	101
Quête de perfection, désir de soumission....	107
4. Désir de transcendance :	
protéger la dernière image du Père	115
Derrière la rébellion, la fascination du pouvoir.....	115
Les « Gilets jaunes », symbole de la désobéissance servile	117
L'image du Père	121
Problématique incarnation d'un pouvoir déifié.....	124
Haine des gouvernants par amour d'être gouverné	129

<i>Table</i>	185
--------------	-----

Faire corps avec le Père, tentation populiste	133
L'État est mort.....	140
L'ultime sacrifice.....	145
5. Dépasser l'esprit de servitude :	
éloge d'un libéralisme tragique.....	151
Les ennemis de la liberté.....	152
L'erreur déterministe.....	156
La liberté, pierre angulaire de tout édifice moral.....	161
La liberté, toute la liberté, rien que la liberté.....	165
Difficile liberté	167
Une vie digne	170
Bibliographie.....	175